Fiction & Cie



Alain Veinstein

VOIX SEULE

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Citation en exergue p. 7 extraite de Keith Waldrop,
Le Vrai Sujet. Interrogations et conjectures de Jacob de Lafon,
© José Corti, 2010.

ISBN 978-2-02-105203-9

© Éditions du Seuil, mai 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

« Ce à quoi il ne semble pas pouvoir arriver est le vrai sujet. »

« En silence, pour lui-même, il se met à chanter. »

Keith Waldrop, *Le Vrai Sujet*

Pas de début. Après tout
c'est un début.

Plus qu'à courir vers la fin,
sans une histoire à raconter,
un drame à jouer,
une main à prendre.

Cette fois, je ne ferai plus qu'un
avec ma voix,
malgré les grésillements,
les distorsions,
les stridences aussi quelquefois.

Peu importe qu'il ne se passe rien :
juste élancer la voix
dans la clarté froide.

Cette fois, ce sera
un état de vérité,
même si ça ne se dit pas.

Pas de début et la fin
renvoyée à la fin des temps.

Repartir de là,
revenir à l'enfance.

Je danse sur le devant d'une scène
où les mots et la peur qui me talonne
ne circulent pas.

C'est rien
et ce n'est pas rien.

Ce sont à peine quelques pas
autour desquels tourne ma vie.

Rien de nouveau sous le soleil,
sinon l'absence de soleil,
le noir qui se lève jour après jour,
l'obscurité dans laquelle je m'enfonce
et qui a raison de moi.
Je tremble pour mes mains
qui se donnent tant de mal,
toujours trop petites
pour effleurer un clavier,
toujours trop larges
pour ce qu'en une journée
elles peuvent amasser.
Tant que la mort ne me désire pas
ça peut longtemps durer ainsi,
en riant j'avance pas à pas,
mes jambes ne tremblent pas,
ignorent le couperet du compte à rebours.

Blanc

Pourquoi fait-il si noir ?
L'un après l'autre
les néons vacillent
et s'éteignent.
La lumière, pour ainsi dire,
ferme les yeux.
J'imagine la vérité
derrière ses paupières.
Je n'ai jamais pu
que l'imaginer,
subir ainsi son emprise,
sa toute-puissance.

Le visage enfoui entre mes mains,
je vis derrière des paupières.

Vivre, ici, c'est écouter.
Je m'applique à écouter.

C'est à peine si je distingue les mots
du son qu'ils font
lorsque vraiment je les écoute.

Tout se passe, en fait, loin d'ici,
derrière le rideau
de la terre natale,
si je peux m'exprimer ainsi.

Terre, si possible,
plus nue que nue,

je ne l'ignore pas,

pour n'en avoir jamais parlé
avec mon père,
quand il voulait bien me lancer des mots
comme des grains aux oiseaux.

Toute ma vie, depuis ces jours –
pour dire les choses comme elles sont –
j'aurais donné ma vie
pour une poignée de mots.

Père…

Sans toi.

Jamais là.

Jamais toi.

Il fait froid et noir.
Pas un signe de vie.

Plafond bas.
De plus en plus bas.
Il m'arrive d'appeler cela
le jour.

Le jour…

Jour

D'ordinaire, elle vient à la fin
et elle se terre ici sous ma plume
alors que je n'ai pas encore commencé.

Dès le premier cri elle m'a accompagné,

la mort.

Ensemble, nous avons grandi
dans la violence du temps
et la lumière fut à chaque instant
sur le point de s'éteindre.

C'est la mort, sans visage,
qui a pour moi toujours décidé de tout,
gestes et paroles.

Ce n'est peut-être pas une vie
le saut en chute libre,
quand on n'a personne vers qui se tourner
et que se rapprochent les pas de la mort,
à côté desquels ceux de n'importe quel géant
sont les pas d'un tout petit enfant.

Pour échapper à la menace
j'aurais couru vers un rideau de feu,
je me serais jeté dans la puanteur du feu
dans le fol espoir de semer ma poursuivante.

J'ignore aujourd'hui si je suis parvenu à lui échapper.
Mais si peu que je vive à l'heure d'hiver,
c'est encore en retenant mon souffle
pour ne pas respirer la puanteur du feu.

Du coup, si d'aventure je remue les lèvres,
aucun son, jamais, ne sort de ma bouche.

Encore une nuit, puis un jour.

Encore un jour. Une nuit.
Un jour ou deux. Une nuit,
suivie d'une autre nuit.

Rien qu'un jour à nouveau,
puis une nuit.
Rien qu'une nuit.

Pouvoir se dire :
un jour de plus, plus une nuit,
un jour encore et une nuit encore…

Mais c'est toujours
un jour, une nuit de moins,
un jour, une nuit
qui touchent à leur fin,
c'est toujours le dernier jour,
la dernière nuit
dans lesquels je respire.

Aujourd'hui

Tout cela est très ancien,
de la vieille histoire,
des fils noués pour tuer le temps
à force d'attendre
devant le rideau baissé,
les yeux rivés sur le rouge
sans voir que je me heurte à un mur,
que toutes les issues sont fermées,
qu'il n'y a pas de scène possible.

Je suis l'amant aux bras
maintenus derrière le dos,
poings liés,
pour l'empêcher de serrer son amour
contre sa poitrine.

Jour

Sortir de la pénombre,
franchir le pas,
connaître enfin le bonheur
de cligner des yeux.

Enfant, je me souviens,
j'étais à l'affût des lieux sombres
pour le simple plaisir
de cligner des yeux
quand je retrouvais
la lumière du jour.

C'était comme si, au dernier moment,
un rideau se levait
sur un paysage ébloui
par une lumière venue de nulle part.

Que le rideau se lève
serait un don du ciel,
comme d'échapper d'un cheveu
à un désastre.

Si on peut appeler rideau
ce tissu de mensonges
des fêtes d'autrefois.

Ce n'est tout de même pas
une guirlande rouge et or
qui va m'assurer la gloire,
me faire apparaître ici
pareil à un dieu.

Encore un jour, une nuit

J'ai pris place dans une nuit défoncée
où la lumière est toujours sur le point de s'éteindre.

Le temps presse, s'impatiente,
comme si le glas avait été sonné
en guise de commencement.

J'ai intérêt à accélérer le pas
si je veux finir ma vie avec cette lumière
à deux doigts de s'éteindre.